

28 03
– 03 04 2018

Théâtre National de Bretagne
Direction Arthur Nauzyciel
1 rue Saint-Hélier, 35000 Rennes
02 99 31 12 31
T-N-B.fr

REVUE DE PRESSE

**JAN KARSKI (MON NOM
EST UNE FICTION)
YANNICK HAENEL
ARTHUR NAUZYCIEL**



Jan Karski, le lanceur d'alerte incompris de l'Holocauste

Créée en 2011 en ouverture du Festival d'Avignon, la pièce est jouée jusqu'à vendredi prochain au Théâtre du Nord. L'histoire de la vie de ce résistant polonais force l'admiration. On ne peut ressortir indemne de ce spectacle hors normes.

PAR FRÉDÉRIC LECLUYSE
lille@lavoixdunord.fr

LILLE. L'histoire est connue. Et sa relation en 2009 par l'écrivain Yannick Haenel a suscité la polémique. Elle s'est poursuivie, deux ans plus tard, en Avignon après son adaptation à la scène par Arthur Nauzyciel. Voici la pièce à Lille pour une semaine. En 1942, la Pologne est dévastée par les nazis et les soviétiques. Jeune catholique, Jan Karski (1914-2000) est mobilisé. Pait prisonnier par les soldats de Staline, il s'évade et rejoint la résistance polonaise.

GRAND TÉMOIN DE L'HORREUR

Il est à nouveau capturé, cette fois par les Allemands qui le torturent. Il s'échappe à nouveau et rejoint Londres. Il devient le grand témoin, on dirait aujourd'hui lanceur d'alerte, du sort

des juifs. Renvoyé en Pologne, il y découvre l'horreur. Il pénètre dans le ghetto de Varsovie puis dans un camp de la mort. Horrifié, il relate à Londres puis à Washington, où il est reçu par le président Roosevelt en juillet 1943, le martyre des juifs d'Europe. En vain. Pour rien.

UNE TROISIÈME PARTIE ÉMOUVANTE ET TROUBLANTE...

C'est tout le drame de Karski. Dans son spectacle, Arthur Nauzyciel suit fidèlement la construction en trois parties du livre de Haenel. Dans la première, il se charge en personne, devant une photo en gros plan hautement symbolique de la statue de la Liberté, de la relation que fait l'écrivain du témoignage de Jan Karski lors de son entretien avec Claude Lanzmann pour son film *Shoah*. La seconde partie est d'une sobriété extrême. Elle décline le récit de Karski sur des images qui symbolisent de

manière non illustratives les camps d'extermination. La voix off est envoûtante. C'est celle de Marthe Keller.

Le troisième « acte », enfin, est le plus émouvant mais aussi le plus troublant d'un point de vue historique. Comédien hors pair, Laurent Poitrenaux est tellement convainquant de justesse dans le rôle du Jan Karski qu'avait imaginé Yannick Haenel que son interprétation des faits prend la valeur d'une vérité indiscutable. Les Alliés, en 1942, savaient-ils tout ? Connaissaient-ils vraiment tout de l'horreur en marche en Europe ? En sont-ils, in fine, comme le suggère Karski, les complices ? Les historiens n'ont pas encore clos le débat. ■

« Jan Karski (mon nom est une fiction) », mardi, mercredi et vendredi à 20 h, jeudi et samedi à 19 h, dimanche à 16 h, relâche lundi. Tarifs : 25 €, 20 € pour les plus de 60 ans, 10 € pour les - de 30 ans et les demandeurs d'emploi. Réservations : 03 20 14 24 24.



Durant un long et poignant monologue, le comédien Laurent Poitrenaux est remarquable dans le rôle de Jan Karski. PHOTO FRÉDÉRIC NAUZYCIEL



La tragédie du « lanceur d'alerte » de l'Holocauste

La démarche de l'écrivain et du metteur en scène inspirés par Jan Karski rappelle celle choisie par le mémorial Yad Vashem, musée d'histoire de la Shoah : pourquoi le monde a-t-il abandonné les Juifs ? PHOTO AFP

À quelques jours de sa 100^e représentation, la pièce « Jan Karski », dédiée à l'un des « lanceurs d'alerte » qui avait tenté, en vain, de dénoncer l'ampleur de la destruction des Juifs lors de la Seconde Guerre mondiale dès 1942, est à l'affiche à Lille cette semaine au Théâtre du Nord.

PAR CLAIRE LEFEBVRE
region@lavoixdunord.fr



JAN KARSKI, HÉROS AU DESTIN TRAGIQUE

Dès 1942, le Polonais Jan Karski, un résistant catholique, a pu entrer clandestinement dans le ghetto de Varsovie où il a vu de ses propres yeux l'horreur du sort réservé aux Juifs de Pologne. Il pense pouvoir éveiller les consciences et tente d'avertir les Britanniques et même le président des États-Unis, qu'il rencontre en 1943. En vain : le sort des six millions de Juifs exterminés semble déjà scellé – fait crucial de la Seconde Guerre mondiale qui n'a fait que réécarter son apparition dans les livres d'Histoire...

Durant près de quarante ans, Jan Karski s'est heurté à l'incompréhension et au rejet de ses contemporains, jusqu'à ce que Claude Lanzmann lui demande de témoigner pour *Shoah*, le film de 1979 qui reste la référence sur l'Holocauste. Mais le réalisateur n'a gardé que 20 minutes de son interview : le rôle, remarquable, qu'a joué Jan Karski pour tenter de sauver des Juifs, a été coupé au montage.

Le destin tragique de celui qui est mort en 2000 a inspiré l'écrivain Yannick Haenel, qui a enquêté mais aussi imaginé, dans le dernier tiers de son roman, ce qui a hanté les nuits de Jan Karski pendant des décennies de silence. Paru en 2009, son *Jan Karski* (Galli-

ard) a décroché le prix Interallié au milieu d'une violente polémique : le roman ne prétend pas être exempt d'imprécisions historiques mais il est redoutablement efficace pour démontrer ce que les historiens reconnaissent aujourd'hui : on savait, on n'a rien fait, même si la réalité est évidemment plus complexe (lire page ci-contre). Lorsqu'il est joué pour la première fois au théâtre, deux ans plus tard dans une création d'Arthur Nauzyciel (1), la polémique redouble.

QUEL ÉCHO EN 2018 ?

Cette semaine, alors que la pièce reprend sa tournée à Lille, comment le message de la sentinelle Jan Karski résonne-t-il en 2018 ? Il nous interpelle parce qu'il nous parle d'aujourd'hui, de notre temps, de nous : comment transmettre à l'heure où les témoins directs disparaissent et où la Pologne vient d'adopter une loi qui punit l'expression « camps de la mort polonais » ? Et les Karski d'aujourd'hui, seraient-ils davantage écoutés dans une société saturée d'images et d'informations ? ■

1. *Jan Karski* (Mon nom est une fiction), spectacle de 2 h 40 au Théâtre du Nord à Lille : mardi, mercredi et vendredi à 20 h, jeudi à 19 h. 03 20 14 24 24. Tarif : 25 € / réduit 20 €, 10 €.

QUE DIT LA PIÈCE ?

La vie de Jan Karski force l'admiration. Dans l'adaptation à la scène qu'en a faite Arthur Nauzyciel, le metteur en scène suit fidèlement la construction en trois parties du livre de Yannick Haenel. Dans la première, Nauzyciel se charge en personne de la relation que fait l'écrivain du témoignage de Jan Karski lors de son entretien avec Claude Lanzmann pour son film sur l'Holocauste, *Shoah*. La seconde partie décline, avec la voix off de Marthe Keller, le récit de Karski sur des images des camps de la mort. La pièce monte encore en intensité avec le 3^e « acte ». Dans le rôle de Karski, le comédien Laurent Poitrenaux est tout simplement remarquable. Il y décrit d'une manière bouleversante le récit horrifié du résistant polonais lors de ses entretiens avec les Alliés, le président Roosevelt notamment, sur la barbarie nazie. C'est ici que la fiction dépasse la réalité et que le débat s'impose... F.K.L.

La question Karski

A voir ou revoir le superbe spectacle, Jan Karski (Mon nom est une fiction), d'Arthur Nauzyciel avec Laurent Poitrenaux, Manon Greiner, Arthur Nauzyciel, d'après le roman de Yannick Haenel.

Par Oriane Jeancourt Galignani
le Vendredi 23 Mars 2018



Trois moments pour saisir le basculement d'un homme dans l'histoire. Trois étapes, de la pensée vers la poésie, du discours vers le corps, de l'indicible vers la renaissance. Ce cheminement, Yannick Haenel l'avait construit dans son roman *Jan Karski* paru en 2010. Ce cheminement, Arthur Nauzyciel se le réapproprie, dans une mise en scène virtuose du roman, qui tente à son tour de répondre à la question : de quoi Karski est-il le nom ? Manière d'interroger : Qu'est-ce qui a mené ce résistant polonais à devenir en pleine guerre mondiale le messager de l'horreur de la Shoah auprès des puissants ? Et que devient-on lorsqu'on a été le témoin d'une telle chose ? « Qui témoigne pour le témoin ? » demandait Paul Celan, dans

ce vers mis en exergue du livre d'Haenel. Mais là où triomphait une ligne noire dans le roman, une perspective s'ouvre chez Nauzyciel, celle d'un autre langage, au-delà des mots, qui libèrerait enfin Karski.

Se mettre en jeu

Le premier moment voit Nauzyciel lui-même, sur scène, prendre la parole. Il est le narrateur. Il est assis dans un fauteuil, de biais, devant une image de la statue de la Liberté. Il est le spectateur, et l'homme qui parle. Ce devait être évidemment lui, Nauzyciel, qui devait assumer ce rôle : il nous dit ainsi, dans cette pièce, qu'il se met en jeu. Comme le vrai Karski face à la caméra de Lanzmann. Grâce à lui, revit sur scène la situation d'interview de Lanzmann qui interroge Karski, avec le calme, et la rude empathie qui le caractérisent, et qui fondent la maïeutique de *Shoah*. Le jeu de Nauzyciel, sa gravité, fait entendre la fragile détermination de Karski jusqu'à ce fameux moment, dans *Shoah*, à l'origine du livre, où Karski ne parvient plus à poursuivre, bouleversé.

La deuxième partie marque un tournant dans le spectacle. Tranche de telle manière, qu'il appelle le spectateur à tout repenser depuis le début. De quoi Karski est-il le nom ? De lignes et de mouvements, de mouvements et de lignes. Audace forte de faire appel à Miroslaw Balka : par ses images, le plasticien polonais nous place dans l'effroyable géométrie de l'extermination des juifs polonais.

Il faut ce temps plastique, pour entrer dans la dernière partie, d'une cinglante beauté. Entre en scène Laurent Poitrenaux. Le comédien, dont on connaît le talent, fait exister la pesanteur, (et la grâce dirait la philosophe), avec force. Karski n'a plus besoin de mots pour dire qu'il est écrasé par le monde, Poitrenaux s'avance, le décor est un théâtre américain, Karski est terrassé. Mais là où le livre offrait à Karski le pur enchantement de la mélancolie qu'Haenel écrit si bien, Nauzyciel introduit un nouveau corps : celui de la danseuse Manon Greiner. Et parce qu'elle est ce que Poitrenaux-Karski n'est plus : un corps libre, elle permet au spectacle de s'échapper vers un lieu de renaissance inédit. Si, dans le livre, la violence de l'indifférence américaine et mondiale finissait par emmurer Karski, le piège d'une existence Nauzyciel, va plus loin dans la métamorphose. Karski, dans la dernière partie, est devenu un autre. Nous ressortons de cette salle, stupéfiés par ce que Karski, ce nom d'histoire et de fiction, porte en lui.

Au Théâtre du Nord, à Lille le 23 mars, au Théâtre National de Bretagne à Rennes du 28 mars au 7 avril, à Saint-Brieuc les 12 et 13 avril, au Grand T de Nantes du 18 au 20 avril, et au Théâtre National de Bordeaux Aquitaine du 25 au 28 avril.

Rennes. Jan Karski, l'histoire vraie de celui qui a tenté d'arrêter l'holocauste



Laurent Poitrenaux incarne Jan Karski, le messager de l'holocauste que personne n'a voulu entendre. | [Eric Nauzyciel](#)

Alors que l'actualité est bouleversée par le meurtre antisémite de Geneviève Knoll, à Paris, le Théâtre national de Bretagne (TNB) programme à Rennes, jusqu'au samedi 7 avril, la pièce "Jan Karski" . L'histoire vraie du témoin du massacre des juifs de Pologne dont le message n'a pas provoqué de réaction salvatrice des dirigeants alliés.

La pièce "Jan Karski (Mon nom est une fiction)" est mise en scène par Arthur Nauzyciel d'après le roman de Yannick Haenel inspiré de faits réels. C'est l'histoire vraie de Jan Karski, agent de liaison entre le gouvernement polonais en exil et la résistance intérieure, qui rencontre deux représentants des juifs de Pologne. Ils seront ses guides au sein du ghetto de Varsovie.

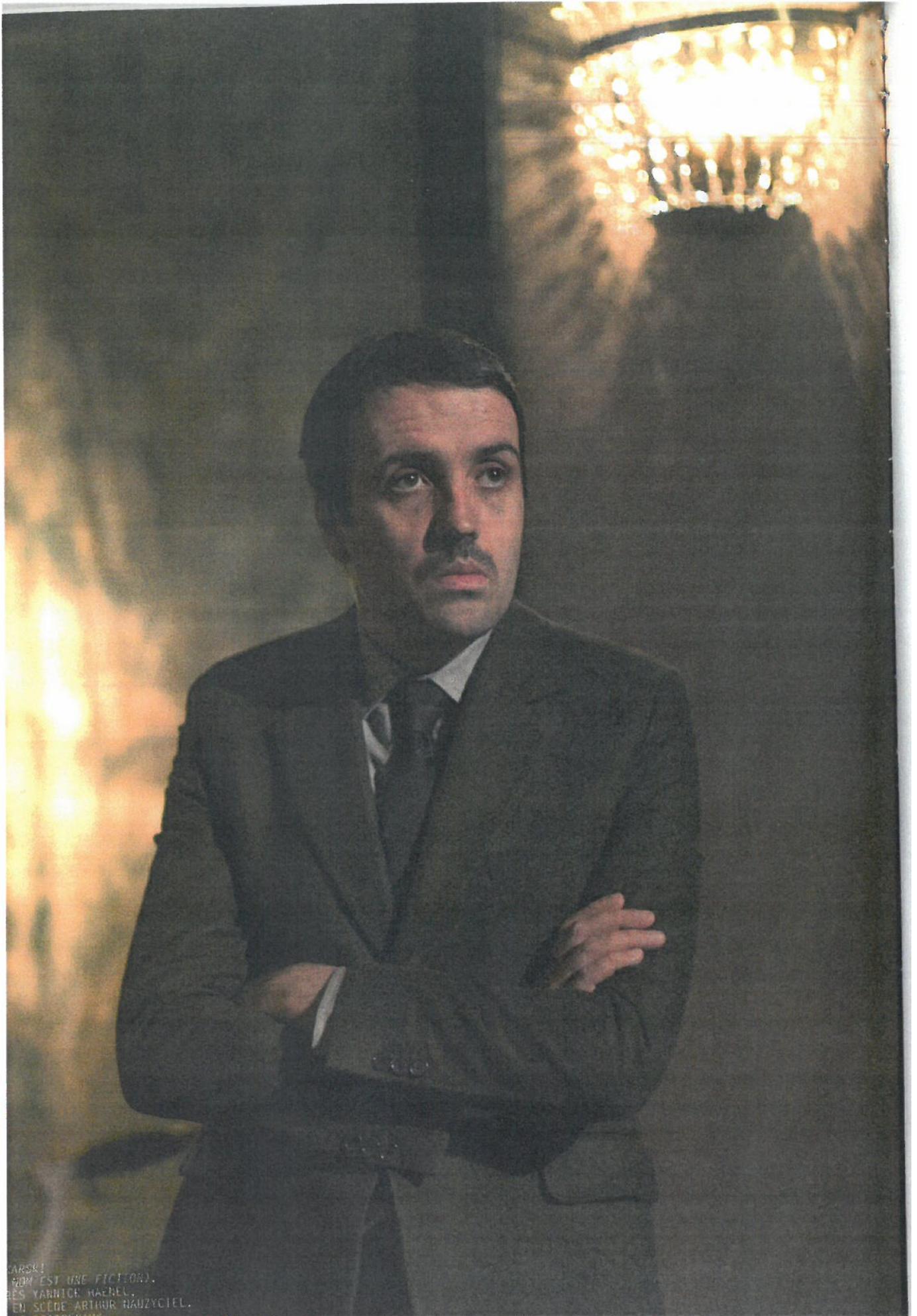
Diplomatie sourde

L'objectif : qu'il témoigne de l'horreur auprès des dirigeants alliés afin qu'ils viennent en aide aux juifs de Pologne. Il voit de ses yeux les juifs du ghetto qui meurent de faim. Qui fuient devant deux jeunes soldats allemands qui les tirent au pistolet comme à la chasse au pigeon. Il va même entrer clandestinement dans un camp de la mort.

Jan Karski va témoigner sans relâche du massacre des juifs auprès des dirigeants alliés, jusqu'au président des États-Unis Roosevelt lui-même. Personne ne viendra en aide aux juifs de Pologne. Quand les alliés gagneront la guerre en 1944, ils feront mine de découvrir l'existence des camps.

Acteur et comédien, Arthur Nauzyciel traduit la souffrance de celui qui devant la caméra de la Shoah, de Claude Lanzmann, se dérobe d'abord. Puis, Laurent Poitrenaux est Jan Karski, qui revit ces jours au ghetto de Varsovie qui ont marqué sa vie au fer rouge. Les fauteuils moelleux incarnent l'étouffoir d'une diplomatie sourde. Comment vivre avec ce témoignage de l'horreur que personne n'a voulu entendre ?

Jusqu'au samedi 7 avril, tous les soirs à 20 h sauf dimanche et lundi, au TNB de Rennes. Ce jeudi, représentation à 19 h 30 suivie d'une rencontre avec l'équipe artistique.



CARSKI
NOM EST UNE FICTION.
DES YANNICK HAENEL,
EN SCÈNE ARTHUR NAUZYCIEL.
LE 12 OCTOBRE 2018

LAURENT POITRENAUX

PASSAGE DE TÉMOIN

INTERVIEW / PATRICK THIBAUT ★ PHOTO / © FRÉDÉRIC NAUCZYCIEL

Laurent Poitrenaux est à l'affiche de *Jan Karski* dans la mise en scène d'Arthur Nauzyciel. En parallèle, le directeur du TNB l'a nommé directeur pédagogique de l'école du TNB. Ensemble, ils ont réformé le concours d'entrée et défendent leur vision de l'acteur. Une nouvelle approche, engagée, qui a suscité quelques remous. Explications.

Comment joue-t-on un rôle comme celui de *Jan Karski* pendant sept ans ? ■ C'est vrai, il y a déjà sept ans que nous avons créé le spectacle avec Arthur à Avignon et nous le reprenons régulièrement. C'est assez rare de vivre des spectacles sur une aussi longue période. Je vis avec le personnage et, en même temps, j'ai changé en tant qu'acteur, en tant qu'homme aussi, mais je suis toujours heureux de faire partie de cette aventure.

«L'HEURE EST ARRIVÉE DE RENDRE CE QU'ON M'A DONNÉ.»

Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans cette adaptation ? ■ Les gens pensaient qu'on allait monter uniquement la troisième partie du roman de Yannick Haenel. Mais Arthur a eu l'intelligence de comprendre que l'œuvre fonctionne comme une fusée à trois étages. On arrive à la troisième partie uniquement parce qu'il y a les deux autres. C'est un drôle de sport. Sinon, je suis un acteur un peu bête : j'ai un texte et j'essaie de le respecter. Je n'ai pas fait de recherches sur le personnage, pour lui ressembler physiquement ou autre...

Est-ce que ça reste à chaque fois une performance ? ■ Ah oui, ça l'est. Quand je suis lancé, quand la machine est partie, je sais que ça ne va plus s'arrêter. Acteur, j'ai l'impression de ne tenir debout que grâce à la parole. C'est une sorte de vertige, comme un grand saut dans le vide. C'est aussi un des plus beaux décors dans lesquels j'ai joué, je pense à Lynch. Je suis très exposé, tout est tenu sur un fil.

Le retour de la polémique qui accompagne la pièce depuis le début, est-ce que ça vous a surpris ? ■ Il y a eu une tentative de relance qui n'a pas vraiment pris. C'est toujours pour la même raison : on n'aurait pas le droit de faire parler l'Histoire de manière fictionnelle. George Semprun, qui a vécu les camps, qui est écrivain aussi, a défendu Haenel. Quand on demande aux survivants des camps leur principal souvenir, ils parlent toujours de l'odeur. Semprun dit qu'aucun historien ne pourra rendre cette réalité-là, seuls les écrivains et l'imaginaire le peuvent. Et le retour du public, c'est toujours "heureusement qu'il y a la troisième partie".

Prendre la direction pédagogique de l'école du TNB, est-ce passer de l'autre côté ? ■ Pas vraiment car je ne tourne pas le dos à l'interprétation et c'est un endroit qui va me nourrir. Dans les ateliers, j'apprends beaucoup par les questionnements qu'on me renvoie. J'aime apprendre en cherchant avec les étudiants. Là, ça tombe à un moment parfait pour moi. C'est un métier de transmission et l'heure est arrivée de rendre ce qu'on m'a donné. C'est passionnant de rêver une école. Vivre cette première promo de théâtre en acte, c'est comme une utopie. Ça m'a inoculé le virus.

« QUAND VOUS DONNEZ LA PAROLE À LA JEUNESSE, ELLE LA PREND DANS LES GRANDES LARGEURS. »

Qu'est-ce qui va changer ? ■ C'est l'extérieur qui nous fait réaliser ce qu'on veut changer. En réfléchissant au concours, de manière assez naturelle, on a pensé l'école par rapport au projet du TNB qui croise énormément de pratiques. On se demande donc logiquement comment l'école va contenir ce projet-là. C'est fort quand une école est à l'intérieur d'un théâtre. Il nous fallait donc imaginer le concours qui va refléter cette future école. C'était davantage un désir de réfléchir à ce qui nous ressemblait le plus et faire en sorte que les gens nous choisissent autant qu'on les choisisse.

« VIVRE CETTE PREMIÈRE PROMO DE THÉÂTRE EN ACTE, C'EST COMME UNE UTOPIE. »

Et que ça soit clair pour les étudiants ?

■ Absolument. Jouer trois minutes d'une scène en audition, c'est une machine à broyer. Nous voulions aussi que ça coûte moins cher aux candidats. Alors nous leur avons demandé des vidéos pour tester l'engagement et l'imaginaire. Il y a eu 1100 candidatures, 400 de plus que l'an passé. C'est une expérience folle. Car quand vous donnez la parole à la jeunesse, elle la prend dans les grandes largeurs. On a vu des gens qui savent écrire et qui savent créer. C'est une plongée dans une psyché générationnelle. On leur a lancé une balle et ils nous l'ont bien renvoyée. Ça nous oblige. Il faut qu'on soit à la hauteur et il va falloir continuer à monter les enchères.

Pourtant, ça suscite une opposition du système... Ça vous a surpris ? ■ Oui car nous n'avons jamais revendiqué le fait que toutes les écoles devaient faire comme nous. Avec Arthur, nous trouvons nécessaire que les écoles soient singulières. Faire du théâtre et enseigner, c'est proposer une manière de regarder et entendre le monde. Nous savons bien que nous n'avons pas tous les mêmes visions. Notre vision de l'acteur, nous devons la défendre. Nous croyons à des acteurs autonomes et créatifs et pas seulement à des interprètes considérés comme des outils performants qui pourraient s'adapter à tout. C'est une vision très XIX^e, une boursoufflure inadaptée à notre théâtre actuel. On sent aujourd'hui des générations qui ont besoin et envie de tout embrasser. Il faut préparer les gens à leur futur. Alors oui, nous défendons une certaine vision de l'acteur.

Avec Arthur, peut-on considérer que vous formez un binôme ?

■ On partage profondément une certaine vision du théâtre. J'ai participé à trois de ses spectacles qui sont très importants pour moi. *Le Malade imaginaire*, *La Mouette* et *Jan Karski*, trois aventures esthétiques de haut niveau. Je me retrouve dans la manière qu'il a de rêver à un outil. C'est riche et ça me parle. Grâce à lui et à des rencontres comme Ludovic Lagarde qui me fait rencontrer Cadot, Pascal Rambert... je fais mes humanités. Notre collaboration combine le rapport plein d'un acteur avec un metteur en scène. On pense notre métier comme un art, une forme de spiritualité qui élève vers le haut, le rapport des morts et des vivants. Ça place mon métier dans une forme de noblesse.

Que dites-vous à ceux qui se lancent dans le théâtre et pas seulement les candidats à l'école du TNB ?

■ Il faut brûler les ponts derrière soi. Il ne peut pas y avoir de retour en arrière, il faut être dans une foi absolue, une forme de sacerdoce. « *Tu te destines à quelque chose. Je ne sais pas si le métier te le rendra mais si tu ne donnes pas tout, il ne rendra rien.* » C'est un peu ce que dit la lettre que Koltes envoie à sa mère. ■

JAN KARSKI. TNB, RENNES.
28 MARS AU 7 AVRIL ; LA PASSERELLE,
SAINT-BRIEUC, 12 ET 13 AVRIL ;
LE GRAND T, NANTES, 18 AU 20 AVRIL.

« Jan Karski, mon nom est une fiction », d'après Yannick Haenel,
au Théâtre national de Bretagne à Rennes

« Jan Karski, mon nom est une fiction », d'après Yannick Haenel, au Théâtre national de Bretagne à Rennes

LES TROIS COUPS

« Jan Karski », mis en scène et adapté du roman éponyme de Yannick Haenel par Arthur Nauzyciel, fut l'un des événements du Festival d'Avignon en 2011. Depuis, il n'a cessé de tourner dans le monde. Il ne fait pas que rafraîchir la mémoire, il l'honore aussi et rappelle que le monde peut être sauvé par le geste d'un seul homme qui dit non, ici dramatiquement ressuscité. Fort et nécessaire.

C'est l'histoire d'une malédiction. Celle d'un homme « normal », issu de la bourgeoisie, fonctionnaire, catholique, que l'Histoire charge d'une mission si disproportionnée qu'elle le transfigure en témoin à vie de l'innommable. Nous sommes en 1942 : les nazis ont déjà exterminé les trois-quarts de la communauté juive polonaise (la plus importante d'Europe, plus de 400 000 individus), emmurant le dernier quart dans le ghetto de Varsovie, coupé du reste du monde.

La Résistance polonaise charge Jan Karski d'aller en Angleterre alerter les Alliés sur ce qui est en train de se commettre. Auparavant, on l'a fait entrer clandestinement dans le ghetto, pour que son témoignage se fonde sur ce qu'il y a vu de ses propres yeux. Ceux-ci en restent comme brûlés pour le restant de ses jours, brûlés et, du coup, grands ouverts. Pendant des mois, Karski frappe à toutes portes à Londres, il rencontre le président Roosevelt à Washington, le tout en pure perte.

LES TROIS COUPS

«# Jan Karski# » de Yannick Haenel – Mise en scène d'Arthur Nauzyciel ©# Frédéric Nauczyciel – Centre Dramatique National Orléans Loiret Centre

La pièce du roman du film

Ce messager, dont personne ne veut entendre le message, finit par publier son témoignage en 1944, qui est ironiquement un succès de librairie, plus que jamais en vain. Quarante ans plus tard, il accepte de se livrer dans le film *Shoah* de Claude Lanzmann.

LES TROIS COUPS

En 2009, Yannick Haenel décide d'écrire à son tour sur les deux histoires, la grande et la petite qui se télescopent en cet homme. Un roman construit en trois temps : celui de la parole filmée qu'il retranscrit, celui de l'autobiographie, enfin celui du Jan Karski imaginé par Yannick Haenel. Dans son adaptation, Arthur Nauzyciel suit ce découpage.

Avant d'aborder la première partie, deux mots sur la seconde, dont je ne vois toujours pas l'intérêt dans le spectacle. Pourquoi soudain ce plan de Varsovie, projeté pendant vingt bonnes minutes sur écran géant, tandis qu'une voix off, même si c'est celle de Marthe Keller, raconte « *à peu près* » tout ce qu'on vient d'apprendre déjà de la bouche du narrateur ? Sincèrement, je me le demande. Tout serait dans cet « *à peu près* » ? Cette épreuve, car c'en est une, serait indispensable à la bonne réception de l'ensemble ? Son aridité ferait, si j'ose dire, « *écran* » à un pathos sinon de mauvais aloi ?

LES TROIS COUPS

«# Jan Karski# » de Yannick Haenel – Mise en scène d'Arthur Nauzyciel ©# Frédéric Nauczyciel – Centre Dramatique National Orléans Loiret Centre

Le montage, affaire morale

Retournons plutôt à la première partie, c'est-à-dire, pour moi, au théâtre. Je découvre, et avec moi le public de Rennes, Arthur Nauzyciel en personne, qui tient ici le rôle du témoin. Ou plus exactement, du témoignage tel que Yannick Haenel le relate dans son livre. Personnellement, j'aime bien que le patron mouille sa chemise.

Vilar, Chéreau – et avant eux Molière et Shakespeare – ont fait de même. C'est paradoxalement une preuve d'humilité. Donc, devant nous, un homme de théâtre en témoin filmé.

Le montage, cette « *affaire de morale* », pour parler comme Jean-Luc Godard, est ici à l'œuvre. Il va nous révéler non seulement la parole, mais encore les silences, les esquives, le courage de cet homme de bonne volonté au pied des remparts de l'argent, du cynisme et de l'hypocrisie. Ce double raconté – le témoignage relaté par Yannick Haenel – pose, comme un enfant, toutes les questions que depuis, tous les adultes se sont posées. La colère lui fait juste débiter son texte chaque fois plus vite, imitant en cela l'autre, le « vrai » Karski. Dans les deux cas, on est pris aux tripes. Pourquoi n'a-t-on rien fait, alors qu'on en avait largement les moyens ? Rien fait, rien dit, rien publié, comme si la lutte contre le nazisme n'était qu'une simple question militaire !

« Dansez, sinon nous sommes perdus »

« À quoi bon ressasser tous ces vieux griefs ? », rétorqueront certains. À pouvoir nous regarder encore dans cette glace qu'est le théâtre, répond l'étrange fantôme, dont on ne sait plus si c'est le témoin, l'auteur, l'acteur ou le metteur en scène. S'il le fallait, les récentes affaires Sarah Halimi et Mireille Knoll seraient là pour nous rappeler que l'antisémitisme a la vie dure, mais il n'y a pas que cela. Le jeu d'Arthur Nauzyciel a quelque chose du *coming out* d'Olivier Py en Miss Knife, il dit : « *Voilà, je suis un artiste juif et à la tête d'un grand théâtre de France. Qu'en dites-vous ?* ». « Qu'on vous écoute, Monsieur Nauzyciel », répond l'impressionnant silence de la salle Vilar.

L'acteur dit l'abomination, ce tunnel qu'il compare au Styx, par lequel il pénètre en enfer. « *Des êtres humains, qui n'ont plus l'air vivant mais qui ne sont pas morts. Qu'est-ce que c'est ?* » Les rues jonchées de cadavres nus, les bébés aux yeux fous dans les bras de mères squelettiques, le meurtre perpétré par deux *Hitlerjugend* (jeunesses hitlériennes) pour se divertir.

En regardant ce porteur d'histoire entamer soudain un numéro de claquettes sur un air yiddish, j'ai pensé au mot de Pina Bausch : « *Dancez, sinon nous sommes perdus* ». Ce temps, comme suspendu, va céder la place au « diaporama » déploré plus haut, puis au décor fabuleux de Riccardo Hernandez émergeant de la brume du souvenir. D'abord, on ne le remarque pas, tant il est dans l'ombre et prostré, mais Jan Karski – « le vrai » – est déjà là.

LES TROIS COUPS

«# Jan Karski# » de Yannick Haenel – Mise en scène d'Arthur Nauzyciel ©# Frédéric Nauczyciel – Centre Dramatique National Orléans Loiret Centre

Poitrenaux poignant

En entrant dans le ghetto, son guide, d'ordinaire d'un port si altier, quasi aristocratique, s'était recroquevillé, s'assimilant instantanément d'instinct à ses horribles habitants, ces ombres d'hommes qui y survivent. Ce corps contrefait sera celui de Laurent Poitrenaux tout au long de sa poignante interprétation, lui aussi victime

tordue par l'horreur. « *Ce jour-là, je suis devenu Juif* », dit Karski. Un ambassadeur sans pays, qui désormais ne peut plus fermer l'œil, condamné à errer dans ce théâtre vieillot, dont le lustre de cristal tinte doucement, frôlé par un courant d'air. Quelle simple et belle idée de vaisseau fantôme !

Cet immense couloir comateux, avec ses portes closes derrière lesquelles on perçoit l'écho des *Pêcheurs de perles* de Bizet, chanté dans la salle toute proche, c'est celui du nouvel enfer où Karski vient d'entrer, celui de la lâcheté, du silence complice et de l'infamie. Tandis qu'il y fait antichambre, la vie continue. On imagine les diplomates – les vrais, ceux de 1942 – sortir du concert en blaguant avant d'aller souper. J'ai songé aux *Cédrats de Sicile* de Pirandello : quand l'art manque à tous ses devoirs, dont son tout premier : compatir.

Ses souvenirs envoient ricocher Karski d'une colère à l'autre, piéton d'une éternelle nuit blanche où il se force à se remémorer inlassablement le nom du moindre ghetto. Pendant ce temps-là, Roosevelt, Staline et tant d'autres faussaires peuvent s'employer à travestir l'histoire à leur avantage. Lui, conscience martyre, continue de « *longer à pas de loup la mince cloison qui le sépare de lui-même* ». Pudique façon de nous dire qu'il en serait devenu fou, s'il n'avait rencontré l'amour en Paula Nirenska ? C'est la danseuse Manon Greiner qui lui prête sa grâce, mais la pantomime qu'elle lui donne est bien celle d'un pantin à jamais fracassé. ¶

Olivier Pansieri

***Jan Karski (mon nom est une fiction)*, de Yannick Haenel**

Roman paru aux éditions Gallimard en 2009

Spectacle créé au Festival d'Avignon en 2011, lauréat du Prix George-Lerminier du Syndicat de la critique et du Prix Beaumarchais du meilleur acteur pour Laurent Poitrenaux

Mise en scène et adaptation#: [Arthur Nauzyciel](#)

Avec#: Manon Greiner, Arthur Nauzyciel, Laurent Poitrenaux et la voix de Marthe Keller

Décor : Riccardo Hernandez

Vidéo : Miroslaw Balka

Musique : Christian Fenez

Lumières : Scott Zielinski

Regard et chorégraphie : Damien Jalet

Son : Xavier Jacquot

Costumes : José Lévy

Durée#: 2h40

Photo © Frédéric Nauzyciel – Centre Dramatique National Orléans Loiret Centre

LES TROIS COUPS

Coproduction Festival d'Avignon, Les Gêmeaux – Scène nationale de Sceaux, CDDB-Théâtre de Lorient, CDN Maison de la Culture de Bourges, CDN La Comédie de Reims, CDN Orléans/Loiret. Avec le soutien de la Région Centre, le l'Institut Polonais de Paris, la participation de l'Institut Français, l'aide du Théâtre TR Warszawa et de l'Ambassade de France en Pologne.

Théâtre national de Bretagne •# 1, rue Saint-Hélier #• 35000 Rennes

Mercredi 28 mars à 20 heures, jeudi 29 à 19 h 30, vendredi 30, samedi 31 à 20 heures, mardi 3 avril, mercredi 4 à 20 heures, jeudi 5 à 19 h 30, vendredi 6 et samedi 7 à 20 heures

De# 11 € à 27 €

Réservations#02 99 31 12 31

À découvrir sur Les Trois Coups :

« l'Empire des lumières » de Kim Young-Ha, National Theater Company of Korea, Théâtre national de Bretagne, par Olivier Pansieri

« la Mouette », d'Anton Tchekhov, Cour d'honneur du Palais des papes à Avignon, par Lorène de Bonnay

Le génocide juif, du récit à la scène



L'enseigneThéâtre La Passerelle présente, jeudi 12 et vendredi 13 avril, une pièce intitulée Jan Karski (mon nom est une fiction), d'après le roman de Yannick Haenel. (Photo Arthur [Nauzyciel](#)) À Varsovie, en 1942, tandis que la Pologne est dévastée par les nazis et les Soviétiques, Jan Karski est un messenger de la Résistance polonaise auprès du gouvernement en exil à Londres. Il rencontre deux hommes qui le font entrer clandestinement dans le ghetto afin qu'il dise aux Alliés que les Juifs d'Europe sont en train d'être exterminés. Jan Karski alerte les Anglais et rencontre le président Roosevelt, aux USA. Mais son appel restera sans suite. Le destin de cet homme, confronté à la passivité des démocraties face au génocide organisé par les Nazis, interroge Yannick Haenel qui écrit un roman en 2009. Arthur Nauzyciel (metteur en scène et directeur du [Théâtre National de Bretagne de Rennes](#)) a relevé le défi de transposer ce récit en spectacle, afin que le message, jamais vraiment reçu durant la guerre, soit enfin entendu par une nouvelle génération.